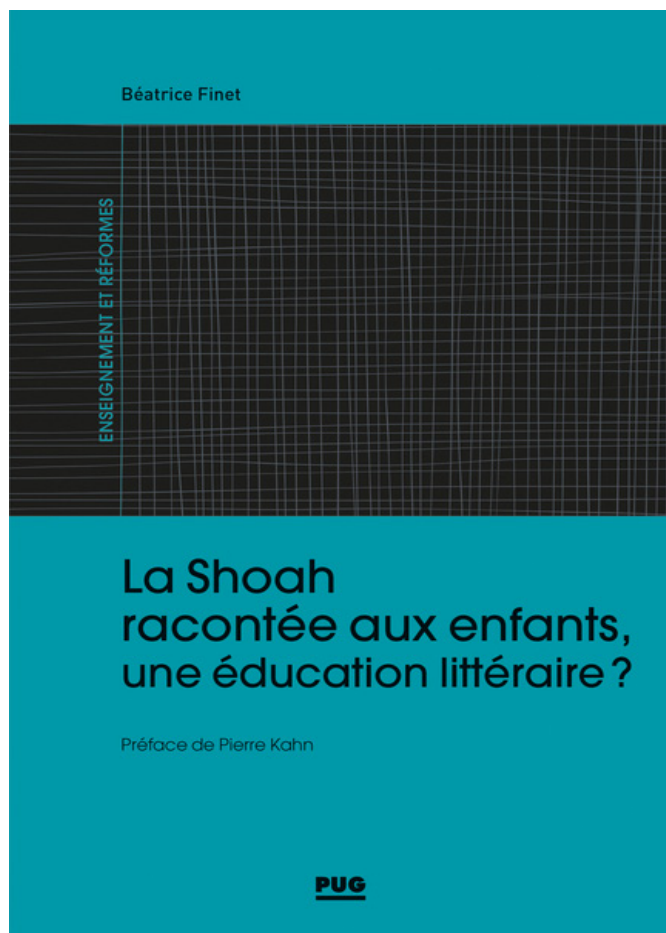


Béatrice Finet, *La Shoah racontée aux enfants, une éducation littéraire ?*, Grenoble: Presses universitaires de Grenoble, coll. « Enseignement et réformes », 2019, 187 pp.



Version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue à Caen en 2015 (*La Shoah racontée aux enfants : genre littéraire ou récit scolaire ?*), le présent ouvrage est publié dans la collection des Presses universitaires de Grenoble intitulée « Enseignement et réformes » qui réunit des études historiques portant sur les conditions et les modalités des contenus et des méthodes d'enseignement. Pierre Kahn, directeur de la collection et co-directeur de la thèse, rappelle dans sa préface que les deux objets d'étude qui sont au cœur de l'ouvrage – la littérature de jeunesse et la Shoah – sont entrés au même moment dans les programmes scolaires, en 2002.

Il mesure à cette aune la transmission d'une telle page d'histoire par l'intermédiaire de la littérature : « C'est parce que la littérature pour la jeunesse est pleinement littérature qu'elle permet d'accéder à l'universalité de l'expérience humaine. C'est en ce qu'elle est pleinement littérature, qu'elle est pleinement éducatrice. » Voici qui annonce un projet d'une belle ambition, puisqu'il contribue à la légitimation des livres pour la jeunesse en intriquant leur

Reseña

qualité littéraire et leur dimension fondamentalement éducative autour de la question de la Shoah. En effet, l'approche de cette question vive dans le cadre de la classe intéresse aussi bien la didactique de la littérature que la formation du citoyen par ses différentes dimensions : cognitive, psychologique et sociale, incluant ses enjeux éthiques.

Tiré d'une thèse volumineuse (747 pages), l'ouvrage apparaît mince : 140 pages pour le corps du texte, suivi d'une bibliographie en deux volets : une bibliographie primaire (désignée comme « Annexes ») et une bibliographie critique d'une dizaine de pages. Deux index facilitent la consultation du texte, un pour les noms propres, un pour les titres d'œuvres. Un livret d'images est inséré au centre du livre.

Faute de trouver, en début d'ouvrage, un bilan sur les travaux antérieurs portant sur la Shoah dans les livres pour la jeunesse, rappelons qu'au-delà de nos frontières la recherche s'est emparée de la question dès la fin des années 1980, à partir des livres publiés en Allemagne. Il faut rendre justice aux travaux heuristiques de Zohar Shavit, absents de la bibliographie de Béatrice Finet, par exemple *A Past Without Shadow: Constructing the Past in German Books for Children* (Routledge, 2005). Signalons un article de Nicole Colin qui dresse un tableau argumenté sur la question : « La Shoah dans la littérature de jeunesse en langue allemande : face au récit dominant, un autre récit ? » (*Mémorial de la Shoah/Revue d'Histoire de la Shoah*, 2014/2 n° 201, pp. 341-362). Malgré un contexte de production-réception différent, les questions posées sont proches puisqu'il s'agit de s'interroger, comme le propose B. Finet à son tour, sur les représentations de la Shoah et sur leur adaptation à un jeune lectorat à travers la fictionnalisation de l'Histoire, le traitement de la violence, les stéréotypes et certaines thématiques récurrentes comme les liens intergénérationnels et le secret de famille. Pour ce qui concerne la France, Éléonore Hamaide-Jager consacre depuis 2006 tout un pan de son activité de recherche à l'étude des ouvrages pour la jeunesse qui traitent de la Shoah. Cependant, ne sont mentionnés, dans la bibliographie de B. Finet, qu'une conférence (non signalée comme telle dans la sitographie) et un article publié dans une revue d'information sur le livre de jeunesse, alors qu'auraient pu être convoqués nombre d'articles scientifiques qui abordent le même sujet à partir du même corpus, entre autres « Présence et représentation de Janusz Korczak dans les albums pour la jeunesse », *Cahiers Robinson*, n°42, 2017, pp. 31-40 ; « Les grandes guerres du XX^e siècle dans *No pasarán le jeu* de Christian Lehmann : écrire et réécrire l'histoire pour les adolescents, du roman à la

bande dessinée », *Amnis* [En ligne], 16 | 2017 : <http://amnis.revues.org/3012> ; « Les enfants cachés de Georges Perec à Berthe Burko-Falcman : un monde à reconstruire, une mémoire à inventer », dans Annelise Schulte Nordholt (éd.), *Témoignages de l'après-Auschwitz dans la littérature juive française aujourd'hui. Enfants de survivants et survivants-enfants*, Amsterdam/New York, Rodopi, coll. « Faux-titre », 2008, pp. 125-135 ; « La Seconde Guerre Mondiale dans la littérature de jeunesse : regards de femmes » dans Frédérique Chevillot et Anna Norris (dir.) *Des femmes écrivent la guerre*, Paris, Éditions Complicités, 2007, 187-199 ; « La représentation des enfants juifs dans la littérature jeunesse » dans *Les enfants de la Shoah, leurs enfants et les enfants de leurs enfants*, Jacques Fijalkow (dir.), co-éd. Max Chaleil-Éditions de Paris, 2006, 147-160.

Dans une brève introduction, B. Finet annonce avoir réuni un corpus hétérogène à partir des deux caractéristiques suivantes : « la thématique – la Shoah – et le destinataire – la jeunesse ». Elle fait retour sur la prescription institutionnelle et indique que certains des ouvrages du corpus sont utilisés au cycle 3 – sans toutefois préciser lesquels figurent sur les listes de référence. Puis elle s'attarde sur le terme retenu pour désigner l'événement depuis le film éponyme de Claude Lanzmann, en 1985, terme le plus souvent adopté en Europe bien que le monde anglo-saxon préfère continuer à employer celui d' « holocauste ». Le reste de l'ouvrage se divise en cinq chapitres intitulés « Naissance d'une littérature », « Images », « Personnages », « Le pacte testimonial », « Vers une éducation littéraire ».

La première partie s'ouvre sur un rappel du contexte politique de reconnaissance de la Shoah, d'où découle sa prise en compte par les programmes d'enseignement. On suppose que certains raccourcis sont à mettre au compte des contraintes du résumé : ainsi avancer que c'est seulement au début des années 1990 qu'émerge « une littérature digne d'intérêt » (p. 20) semble balayer tout ce qui a précédé depuis deux siècles, alors que B. Finet veut sans doute dire que c'est à cette date que l'institution scolaire et la critique universitaire commencent à porter attention aux livres pour la jeunesse ; de même les analyses de Brigitte Louichon sur la littérature patrimoniale sont reprises sans ajustement lorsqu'on lit que les ouvrages figurant sur les listes de référence du Ministère « se trouvent légitimés et vont donner lieu à des «objets sémiotiques secondaires» », ce qui « les patrimonialise » (p. 22). Si ces livres connaissent en effet une forme de légitimation, tous n'engendrent pas automatiquement des « objets sémiotiques secondaires » ni ne deviennent des pièces du patrimoine. En ce qui concerne ceux qui traitent de la Shoah, ce qui pourrait convenir pour le *Journal* d'Anne Franck – objet de

Reseña

plusieurs adaptations – n'est pas généralisable aux autres titres du corpus. En tout cas, le bilan tiré sur les instructions officielles et les programmes donne à B. Finet l'occasion de souligner le tournant qui s'opère en 2008 en situant l'enseignement de la Shoah au confluent de trois disciplines scolaires: histoire, littérature et instruction civique et morale, tripartisme qui ne manque pas d'engendrer des tiraillements et qui justifie le point d'interrogation apporté au titre de l'ouvrage. Certes, l'éducation littéraire annoncée ne peut faire l'économie du prisme des deux autres disciplines, mais n'oublions pas que les compétences construites lors de la seule lecture littéraire permettent d'embrasser aussi bien des connaissances (compétence encyclopédique) que des valeurs (compétence idéologique).

Le corpus d'étude – 118 titres publiés de 1944 à 2013 – est d'abord présenté à partir des informations paratextuelles qui permettent d'amorcer un classement par genres (albums, BD...) ou par procédés de symbolisation (par exemple la mention textuelle ou iconographique de l'étoile). La catégorie qui regroupe les récits destinés aux plus jeunes, et dont les personnages sont des animaux anthropomorphisés, souffre quelques approximations : *Otto* de Tomi Ungerer ne met pas en scène un animal mais un objet, un ours en peluche ; quant à *Flon-Flon et Musette* d'Elzbieta, dont les personnages sont des lapins, cet album porte sur la guerre, non sur la Shoah.

Dans les deux chapitres suivants, centrés sur les images et sur les personnages, et sans doute parce qu'il n'est pas aisé de manier un corpus important, on note que la présentation des œuvres reste le plus souvent rapide et allusive, assortie d'énumérations de titres comparables en note de bas de page. Certains albums font cependant l'objet d'une analyse plus poussée et sont cités à plusieurs reprises dans le livret d'images, comme *Les arbres pleurent aussi* d'Irène Cohen-Janca (ill. Maurizio Quarello) et *Grand-père* de Gilles Rapaport. Le recours aux images pose la question de la représentation de la Shoah et l'on attendait qu'elle soit plus largement contextualisée à partir des multiples débats qu'elle a pu susciter, avant même que l'on songe à s'adresser à la jeunesse. Comment représenter l'inacceptable, le peut-on, en a-t-on le droit et comment le faire sans céder à une esthétisation indécente ? Auraient pu être convoquées d'autres sphères de la représentation, par exemple les films de Steven Spielberg (*La liste de Schindler*, 1993) et de Roberto Benigni (*La vie est belle*, 1998) ou encore le domaine de l'art contemporain dans lequel certains artistes ont abordé la question de manière indirecte et néanmoins saisissante, tels Anselm Kiefer en Allemagne ou Christian Boltanski en France. B. Finet s'en tient aux livres pour enfants, et passe en revue les procédés adoptés qui tendent à « déréaliser » l'événement, le

« choix de la fable et de la métaphore » et le « réalisme stylisé ». Elle accorde une attention particulière aux photographies, présentes dans les deux tiers du corpus. Elle souligne ainsi l'intérêt de ce médium, surtout lorsque la photographie est « retravaillée » par les artistes de l'album, reprise par l'illustration, comme « solution intermédiaire, située à mi-chemin entre histoire et imaginaire » (p. 60) pour adoucir et voiler la réalité en s'adressant au jeune lecteur.

Pour étudier les personnages, B. Finet distingue les figures anthropomorphisées, les enfants – victimes ou enquêteurs – et les adultes – témoins ou survivants, en charge de la transmission. Les enfants victimes sont le plus souvent des enfants cachés ; quant aux enquêteurs, qui cherchent à comprendre le passé, leur inscription dans une catégorie qui est un poncif du livre de jeunesse permet de ménager la sensibilité du lecteur, invité à s'identifier à un personnage de médiateur et non à une victime. Pour étudier ces différentes figures, B. Finet brasse une disparate de références, de l'« effet-personnage » de Jouve et des stéréotypes selon Dufays aux schémas structuralistes de Larivaille et de Brémond, jusqu'au *best-seller* de Bettelheim puisque ces récits relèveraient, comme les contes, du parcours initiatique.

Le quatrième chapitre, « Le pacte testimonial », cible les modalités de la transmission. Pour aborder cette étape, B. Finet conjugue les approches de François Rastier et Nathalie Heinich sur le témoignage, de Gérard Genette sur le narrateur et de Philippe Lejeune sur l'autobiographie. Dans son corpus, elle distingue ainsi les « biographies classiques » – par exemple, tout ce qui se publie autour d'Anne Frank et des enfants d'Izieu – et les « récits de témoignage », récits rétrospectifs qui peuvent être « sujets à caution » en tant que « reconstruction par la médiation du langage d'une expérience vécue qui, de ce fait, n'est plus donnée dans son immédiateté, mais reconstruite à l'aide d'un filtre totalement subjectif » (p. 107). En s'appuyant ici sur les récits et les romans – rattachés à la catégorie du « roman historique » p. 117 – B. Finet rappelle que lorsqu'elle s'adresse à la jeunesse, l'écriture du témoignage, émanant d'un narrateur parfois difficile à identifier, adopte une attitude protectrice qui passe par l'ellipse, la sobriété, la mise à distance, au risque de la distorsion. Aurait pu être posée plus clairement la question des émotions littéraires, qui font l'objet de nombreux travaux depuis une décennie et qui prennent souvent appui sur la littérature née de la Shoah (par exemple M. Heck, « Les affects entre parenthèses : *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec », dans *L'émotion, puissance de la littérature ?*, PUB, « Modernités », 34, 2012, pp. 161-171).

Reseña

La dernière partie de l'ouvrage « Vers une éducation littéraire » entend répondre à la question posée par son titre. B. Finet mentionne quelques transpositions théâtrales ou en BD de certaines œuvres, mais est-il bien utile de convoquer les différentes catégories élaborées par G. Genette dans *Palimpsestes* pour présenter des productions pour la jeunesse qui relèvent davantage de l'adaptation que de la réécriture ? C'était l'occasion de reprendre ici la notion d'« objets sémiotiques secondaires » proposée par B. Louichon pour désigner des formes de reprises qui occupent une part importante de ce champ littéraire. B. Finet fait en fin de chapitre une place de choix à Yaël Hassan, auteure intimement concernée par la Shoah qui signe 13 livres du corpus, tout en prétendant qu'elle n'écrit pas pour un lecteur, mais pour elle-même (p. 141), alors qu'elle se situe dans le cadre d'une littérature qui se désigne par son destinataire. B. Finet revient à son propos sur le thème des émotions, et sur son adéquation à une perspective éducative puisqu'elle interroge le projet même de l'écriture sur la Shoah.

En conclusion, B. Finet affirme qu'en raison du caractère unique de la Shoah les ouvrages de son corpus ne seraient « représentatifs ni de la littérature pour la jeunesse, ni de l'ensemble de la production destinée aux enfants » (p. 147). L'affirmation surprend, au terme d'une étude qui s'intéresse aux moyens spécifiques employés pour aborder un tel sujet en s'adressant à un jeune lectorat. B. Finet a en effet relié ces ouvrages à ce champ littéraire et souligné leur volonté de transmettre, en s'adaptant à ce destinataire, une page d'histoire fondamentale. On ajoutera, sans dénier l'unicité de la Shoah ni faire d'amalgame entre les crimes contre l'humanité, que les ouvrages qui traitent de l'esclavage – très nombreux dans l'édition pour la jeunesse depuis la loi Taubira en 2001 qui a prescrit son enseignement à l'école – recourent à des procédés voisins. D'autre part, même si la dimension éducative des œuvres pour la jeunesse portant sur la Shoah est indéniable, cela n'autorise pas pour autant à les comparer, comme le fait B. Finet, aux « romans scolaires » étudiés par Francis Marcoin et Guillemette Tison, romans d'une facture particulière et destinés à la lecture suivie. La comparaison apparaît de plus génériquement inappropriée pour parler des nombreux albums présents dans le corpus. B. Finet convoque enfin la double caution de Martha Nussbaum et de Saul Friedländer pour souligner la dimension éducative des ouvrages et elle rappelle qu'un important travail d'encadrement pédagogique s'impose pour les lire en classe. En somme, l'« éducation littéraire » à la Shoah reste à faire.

Pour conclure à notre tour, nous saluons l'entreprise d'écrire sur un sujet historique et sensible à partir des œuvres qui l'abordent en visant les plus jeunes lecteurs. B. Finet a réuni un ample corpus

qui retient l'attention par sa diversité et son ambition – à la fois littéraire, artistique et éthique – pour se colleter avec un événement aussi douloureux qu'inouï, l'histoire de la Shoah. Cependant, l'ampleur du projet se heurte aux contraintes et aux difficultés posées par la rédaction d'un ouvrage car – faute de temps ? de place ? – les analyses sont rapides, les remarques répétitives (voir le retour récurrent de l'allusion aux *exempla*) et trop souvent émaillées de généralisations sujettes à caution. Pour ne citer que deux exemples, quand on lit que « la plupart des BD ciblent un public de 7 à 77 ans » (p. 45) alors que la BD pour adultes (seule reconnue par le syndicat de l'édition) est florissante et fort peu adaptée aux enfants ; ou encore que « Nières-Chevrel (2009, p. 115) défend l'idée qu'il n'y a pas de genre propre à la littérature de jeunesse » (p. 121) alors qu'à la page citée, cette auteure écrit que « la littérature de jeunesse n'est pas un genre ». On regrette aussi qu'un sort n'ait pas été fait aux ouvrages traduits car ils attestent une réception différente, hors de nos frontières (c'est le cas de plusieurs de ceux qui s'emparent du *Journal* d'Anne Frank). La date de leur première édition n'est pas indiquée dans la bibliographie, alors qu'il est toujours intéressant d'observer le décalage instauré entre la publication dans le pays d'origine et l'importation par le biais de la traduction, souvent à l'occasion de circonstances particulières. Il est dommage aussi que la rédaction et la langue n'aient pas été mieux surveillées. Non seulement subsistent plusieurs fautes d'accord, voire des erreurs dans la retranscription des noms propres (Robert *Anthelme, à chaque mention de son nom) mais le lexique et la syntaxe sont souvent embarrassés, hasardeux, parfois fautifs par exemple : « Se trouve alors dans ce texte un autre aspect du témoignage, celle du réquisitoire ». (p. 112) On rencontre des formules peu heureuses comme « l'image est dans la connotation » (p. 45), « la diégèse est cassée » (p. 51), et pour citer des exemples de phrases complètes : « Ainsi, la première double page (pp. 11-12) de cet album représente une cage à oiseaux, dont le socle et le couvercle ont la forme d'une étoile de David, dont la lueur se projette sur la scène et dont les tons dominants sont le beige et le gris du crayonné, un groupe de personnes emprisonnées, dont l'une porte une kippa. » (p. 50) ou encore : « Si, ainsi que nous l'avons souligné, ces fictions sont porteuses des traits littéraires que nous avons identifiés dans notre corpus, l'émotion présente dans les ouvrages de Hassan, si elle n'exclut pas celle portée par la littérature qui permet la connaissance en donnant accès à la «réalité émotionnelle vécue», relève du pathos en appuyant sur la sentimentalité du destinataire pour lui inculquer un mode de pensée et un comportement à adopter : c'est ce qui situe ces ouvrages dans le registre de l'exemplarité. » (p. 144).

Reseña

Peut-être comprendra-t-on à partir de ces exemples que la lecture de l'ouvrage n'est pas facilitée par sa rédaction et c'est dommage tant pour le sujet traité que pour les livres pour la jeunesse qui ont choisi à leur tour de témoigner en s'adressant aux nouvelles générations.

Christiane Connan-Pintado

MCF-HDR émérite Université de Bordeaux-ESPE d'Aquitaine

TELEM EA 4195, Université Bordeaux Montaigne.